

La mémoire au creuset de l'imaginaire

Solange Lévesque

Numéro 85 (4), 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25550ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, S. (1997). La mémoire au creuset de l'imaginaire. *Jeu*, (85), 15–17.



SOLANGE LÉVESQUE

La mémoire au creuset de l'imaginaire

À gauche, l'église bâtie par les gens d'en bas de la côte à l'époque de la guerre des clochers. À droite, la première église. (Coll. Paul Dumas).

Dessin tiré du livre de Victor-Lévy Beaulieu, *la Guerre des clochers*, Éd. Trois-Pistoles, 1997, p. 18.

La *Guerre des clochers*, récente pièce de Victor-Lévy Beaulieu¹, s'inspire de l'histoire mouvementée de la construction de l'église actuelle des Trois-Pistoles. Entre 1838 et 1848, alors que la première église de la petite localité du Bas-du-Fleuve est devenue vétuste, un conflit oppose les gens qui se sont établis au bord du fleuve autour de la première église, ceux d'en bas de la côte, donc, parmi lesquels le seigneur Rioux et les notables, aux gens d'en haut de la côte, commerçants et hommes d'affaires qui veulent que le nouveau temple soit érigé près de la nouvelle route et de leurs habitations, et surtout près de la future voie ferrée. Ils y voient leur intérêt, car la région fait alors l'objet d'une exploitation intensive des forêts. Le curé Mâlo prend parti pour les gens d'en bas ; ceux d'en haut se révoltent, menacent de cesser de fréquenter l'église. Résultat de la querelle, Trois-Pistoles se retrouve bientôt avec trois églises : l'ancienne et deux nouvelles, une en bas de la côte, l'autre en haut (la seule qui subsiste maintenant).

La pièce de Beaulieu s'articule donc autour de ce conflit historique mais le porte évidemment à un autre niveau. Comme il l'a fait dans plusieurs de ses œuvres, l'auteur

1. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Théâtre », 1997, 135 p., ill. Pièce créée au Caveau-théâtre des Trois-Pistoles le 27 juin 1997 par les Productions Théâtrales des Trois-Pistoles, dans une mise en scène de Jean Salvy et Denise Guilbault, assistés d'Ève Tremblay ; scénographie : Michel Robidas ; éclairages : Martin Saintonge ; musique : Piotr Gawek. Avec Sylvie Drapeau (la Squaw), Jean Petitclerc (Thadée Beauchemin), Jean-Louis Roux (Joseph-David-Bartholémie Rioux), Reynald Robinson (Cyriac Bérubé), Robert Toupin (le curé Mâlo), et le petit peuple choriste : Dominic Belzile, Molly Cheadle, Nathalie Lagacé et Martine Migneault.

amalgame avec beaucoup d'habileté les faits réels et ses propres souvenirs avec des éléments émanant d'un imaginaire en continuelle ébullition, le tout « sous l'aura tutélaire de l'onirisme », note-t-il dans sa préface. Ainsi, il inclut dans la pièce le personnage de Joseph-David-Bartholémie Rioux, un vieux bonhomme un peu inquiétant et borgne qui hantait les Trois-Pistoles de son enfance et faisait peur aux enfants. Beaulieu y ajoute certains traits d'un ermite d'origine française qui a vraiment vécu quelques mois au bord de la rivière des Trois-Pistoles. Rioux apparaît dans la pièce comme un homme bizarre, obsédé par la religion, qui se prétend pasteur et prêche la venue d'une « Jérusalem nouvelle ».

Dans cette « guerre des clochers » que la pièce met en scène, il y a donc Cyriac Bérubé à la tête de la faction des gens d'en bas de la côte ; ceux d'en haut de la côte sont représentés par Thadée Beauchemin, qui ne pense qu'à la valeur du bois qu'il va couper et vendre jusqu'en Angleterre. À l'époque du

conflit, quelques membres de la tribu des Malécites, tribu amérindienne originaire de Cacouna qui avait été repoussée sur les terres de l'Île-Verte et dont on avait ensuite vendu les terres à l'encan, vivaient encore aux limites des Trois-Pistoles dans un secteur appelé le « Petit-Canada ». Victor-Lévy Beaulieu inclut dans sa pièce le personnage d'une squaw issue de cette tribu. La jeune Malécite est une sorte de Cassandre dans la pièce ; victime des événements (on fait tuer, entre autres, son enfant), elle reconnaît avec beaucoup d'intelligence les enjeux réels de la situation et promet de se venger. Il y a aussi un chœur formé des gens du « petit peuple » et, enfin, il y a le curé Mâlo qui, pour des raisons évidentes, ne prise pas beaucoup la présence de Joseph-David-Bartholémie Rioux dans les parages. L'action de la pièce s'étend donc sur une période de dix ans. Elle se termine par une alliance symbolique entre Joseph-David-Bartholémie Rioux et la Squaw, dont il veut faire la « vierge rouge » de son église. La Squaw vient alors annoncer que « la couleur rouge n'est plus en [elle] », puisque le Petit-Canada brûle aux abords du village de Trois-Pistoles, « embrasé par Thadée Beauchemin pis le ch'val noir du diable » (le cheval qui, poussé par le clan des gens d'en haut, a piétiné à mort le jeune Indien). Suit alors un monologue émouvant :

On a tué mon fils, enchaîne la Squaw, on a rasé l'pays d'ma nation, on a exterminé l'rêve de ma race. Nous n'avons plus de cabanes, nous n'avons plus d'armes, nous





La Guerre des clochers, mise en scène par Jean Salvy et Denise Guilbault au Caveau-théâtre des Trois-Pistoles.
Photo : Gilles Gaudreau.

n'avons plus de nourriture. Avec ce qui reste de mon peuple, nous allons nous enfoncer au plus profond des bois, pareils à des bêtes blessées à mort. Mais nous allons guérir. Mais nous allons rev'nir habiter le pays d'ma nation, le P'tit-Canada d'mon peuple, le rêve de ma race. Nous serons puissants comme jadis et nous nous veng'rions.

Thadée Beauchemin ordonnera au petit peuple de mettre le feu aussi à l'église de Rioux, et le rideau tombe sur le vieil ermite paraphrasant la supplique du Christ : « Élie ! Élie ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? Pourquoi ? » Le dernier mot de cette pièce, « amen », sera d'ailleurs prononcé par Beauchemin.

La pièce se déroule sur une sorte de plateau à deux niveaux : sur le premier niveau, une pierre tombale symbolisant le tombeau où repose le corps du premier seigneur des Trois-Pistoles, un Christ et un prie-Dieu ; sur l'autre niveau, une chaire et un banc. Les spectateurs se trouvent également répartis de part et d'autre de cette scène qui évoque le chœur d'une église. Les personnages s'expriment dans une langue qui a toutes les apparences de la familiarité mais qui est en réalité travaillée et truffée d'images, une langue parlée que Victor-Lévy Beaulieu a développée tout au long de ses expériences d'auteur téléromanesque et dramatique. Précédée d'un bref prologue, la pièce roule d'elle-même dès qu'elle est lancée ; l'intrigue en est immé-

diatement saisissable, et les personnages sont clairement dessinés. Les dialogues sont entrecoupés de séquences chantées dont le chœur, formé par des gens du « petit peuple », assure l'interprétation.

À la fin de sa préface, l'auteur écrit ce qui suit : « Le passé est garant de l'avenir, dit-on. Mais encore faut-il savoir de quoi il a été fait exactement, de quels rêves il s'est nourri alors que nous n'en étions encore que dans l'an premier des choses, dans la prégnance des mythes fondateurs. » *La Guerre des clochers* contribue à éclairer un épisode oublié du passé de la région du Bas-du-Fleuve, mais elle parle aussi, en effet, du présent et de l'avenir ; il s'agit d'une œuvre assez violente dans ce qu'elle met en cause au-delà de la dissension concernant l'emplacement d'un temple ; au fond, elle fait brutalement s'opposer les valeurs de l'argent et du développement industriel sauvage à des valeurs humanistes et intemporelles, sans faire la morale. En ce sens, la pièce est incontestablement politique. **■**